

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 6 (1868)
Heft: 33

Artikel: La chanson du maître d'école
Autor: Oyex-Delafontaine, Fs.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

disque lance des étincelles et dont les pétales d'or s'inclinent et se ferment au moment où, comme il était permis de le dire autrefois, le blond Phébus se plonge dans les flots empourprés de l'Océan. Ecoutez, Charles propose un remède contre l'amour :

Pour tous voz maulz d'amours guérir
Prenez la fleur de Souvenir,
Avec le just d'une Ancolie
Et n'oubliez pas la soussie
Et meslez tout en desplaisir.

Le treizième siècle jugeait du Souci bien autrement que notre époque. Ecoutez le charmant auteur *Dou Capiel a vij Flours*, c'est-à-dire de la couronne composée de sept fleurs :

Au commencement dou Capiel,
Por cho ke jou li face biel,
Jou i mera la flor de lis;
S'en iert li capiax plus jolis.
La seconde iert la violete,
Et li tierce est une flocte
De sousie, car mout est bièle.

La tierche flors est la *sousie*,
Qui mout grant cose senefie :
La *sousie* resamble l'or,
Qui se garde ens el trésor,
Soit en ève u en fumier,
Mount longement sans empirier.
Aussi doit pucele son cors
Garder come se garde li ors,
Sans maise thece recevoir,
Garder sen cors et sen savoar.

Le français n'est pas encore assez familier à ceux qui le parlent pour que nous laissions ces derniers vers sans une translation que nous ferons en prose, au courant de la plume :

« En commençant la couronne et pour la faire belle, j'y mettrai une fleur de lis, la seconde sera la violette et la troisième une fleur de souci, car elle est fort belle..... La troisième fleur est le *souci* qui a une grande signification : Le *souci* est semblable à l'or qui, sans s'altérer, se conserve indéfiniment soit dans un trésor, soit même dans l'eau et dans l'ordure, ainsi doit une jeune vierge garder son cœur et son corps de toute souillure. »

Il est intéressant de voir le moyen-âge, cette époque si mal connue et plus mal interprétée, apprécier à sa véritable valeur une des plus belles fleurs de nos contrées, une fleur qui peut croître aussi bien dans l'humble clos du petit propriétaire que dans ce jardin des fenêtres, dernière ressource du prolétaire qui ne possédera de sol (et encore temporairement) que celui qui lui servira de tombeau.

JOHN BLAVIGNAC.

(Reproduction interdite.)



Voici quelques couplets, dûs à la plume de M. Oyez, et chantés avec beaucoup d'expression au banquet de la fête scolaire, par M. Testuz, instituteur à Beroles. Ces couplets ont été tellement applaudis et *bissés*, qu'en les reproduisant nous croyons faire plaisir à tous ceux qui ont pris part à la belle et intéressante fête des 4, 5 et 6 août 1868 :

La chanson du maître d'école.

(AIR POPULAIRE.)

*A mes anciens collègues, pour la fête du 4 août,
à Lausanne.*

I

Un soleil riant s'est levé !
Salut à l'aurore nouvelle !
Heureux jour si longtemps rêvé
Le vent sourit à ma nacelle !
Voguons vers des destins nouveaux :
Le devoir sera ma boussole.....
Tantôt par monts, tantôt par vaux
Va cheminer maître d'école !

II

Salut, salut ! ô vieille Tour !
Tu vas me couvrir de ton ombre ;
Dans ce doux nid, charmant séjour,
Rarement mon front sera sombre :
Sans briller loin de mes hameaux,
Sans viser à la gloriole...
Il reste encor sur nos coteaux
Des fleurs..... pour le maître d'école.....

III

Le champ est modeste, il est vrai !
Où je pioche, plante ou sème.....
Travail, certes ! loin d'être gai,
Mais, n'importe ! pourvu qu'on m'aime.
Quelques beaux épis vont jaunir,
De mille ennuis ça me console,
Car nous semons pour l'avenir
Dans les champs ingrats de l'école.

IV

J'ai beau *siffloter* maint couplet
Je baille... où donc en est la cause ?
J'ai beau soigner mon jardinet,
Partout l'ennui sur moi se pose...
Tout seul !... Les jours sont nébuleux...
Prenons quelqu'un qui nous cajole ;
Que l'amour fasse deux heureux
Sous le toit du maître d'école !

V

Petite rose que j'aimais,
Dans mon jardin tu viens d'éclore ;
A toi d'embellir désormais,
Les jours qui me restent encore !
Traîne-t-on la vie après soi ?...
Quand on est deux à la bricole,
On peut être heureux, comme moi,
Tout en restant maître d'école.

Munich. Juillet 1868.

Fs. OYEX-DELAFFONTAINE.



Lo dzo dé' Pâtié approtsivé; on paysan qu'avâi à
tieu dé bin reimpliâ sé dévâi religieux, s'ein alla
trovâ l'eincoura dé son veladzo.

Ye coumeinça pé lâi avoua quotié petits pétsis et
se câisa. Mâ n'avâi pas tot de, on lo vâiâ prâo à sa

mena, et ye fasai dâ pecheints soupi, et l'avai l'air d'être bin mò dein sa pé.

L'eincoura que lo vouaitivé, ve prâu que l'iré mò à s'n'ése et po l'eincoradzi, l'ai deuze : N'écoutez point une fausse honte, mon fils, ne me cachez aucun péché. Que le respect humain ne lie pas votre langue, montrez un repentir sincère et Dieu vous pardonnera ; parlez, qu'avez-vous fait ?

— Hélas ! monchu l'eincoura, yé robâ lé caions à mon vezin.

— Rendez-les lui promptement !

— Impochiblio, lé jé veindus.

— Rendez-lui en donc le prix !

— Lo voudré prâo mâ lâi ia grand temps que lo pourro hommo ne soclié plie sa soupa !

— Est-ce qu'il n'avait point une femme, des enfants ?

— Na, n'a jamé étâ mariâ !

— N'a-t-il pas au moins des héritiers ?

— Na monchu l'eincoura, n'a min dé pareints.

— Alors vous devez donner cet argent aux pauvres ?

— Eh bin vâi ! mâ lâ tot rupâ !

— Ah ! malheureux pécheur, tremble ! un châtiment terrible te menace : lorsque viendra le jugement dernier, lorsque nous resusciterons tous et que l'arbitre suprême demandera compte à chacun de sa conduite, que diras-tu, toi ?

— Ma fâi, monchu l'eincourâ, che tot lo mondo réchuchité, ye deri : Vejin ! repreinds té caions !

L. P.

TREBOUX

6

Treboux s'était gardé de parler des inquiétudes qu'il avait éprouvées en route, et son compagnon se serait trompé s'il a cru que ce guide, impassible en apparence, n'eût pas le sentiment du danger. Treboux l'éprouvait d'autant plus vivement, qu'il le renfermait au dedans de lui.

Il s'écula près d'une heure sans qu'un mot fût prononcé dans le chalet.

Tout à coup relevant la tête :

« Où pourrai-je, dit-il, trouver un cheval ? »

Les montagnards se regardèrent. « Il y a celui du garde à une demi-lieue d'ici ? Tu ne vas pas à St-Cergues ?

— Pas aujourd'hui. J'aurais cependant aimé que ma femme sût que je suis arrivé.

— Je pourrai y aller faire un tour ce soir.

— Bon, tu lui diras que je me porte bien, et que je ne tarderai pas d'aller auprès d'elle.

Quelques heures plus tard, Treboux secouait un homme qui dormait sur du foin.

— Qu'y a-t-il, citoyen ? répondait le dormeur sans ouvrir les yeux.

— Citoyen ! il s'agit bien de citoyen ! Vous êtes en Suisse, monsieur le comte, et je viens vous dire qu'il est temps de partir.

— Ah ! Treboux, toujours de bons services ! Je me croyais encore de l'autre côté ; le tribunal révolutionnaire, la prison, tout cela faisait dans ma tête un mélange peu agréable. Quel bonheur de se réveiller ici !

— Ouvrez donc les yeux.

— La délicieuse vue ! » dit-il en se levant.

En effet, la porte de la grange ouverte formait l'encadrement d'un joli tableau ; sur le devant, une petite fontaine, plus bas, des troupeaux dans un pâturage parsemé de sapins.

« Oui, la vie peut redevenir belle ! s'écria avec chaleur le proscrit. Oui, tout peut changer comme par enchantement ! Ah ! pourquoi ici tant de félicité, et ailleurs tant de misères !

Mon cher ami, que ne pouvez-vous transporter sur cette montagne ceux que nous avons laissés ! Je me reproche de jouir seul de cet air embaumé et de cette brillante lumière.

— N'est-ce pas qu'on respire à son aise ? Je viens de fumer une pipe comme je n'en ai pas fumé depuis trois mois. Le tabac révolutionnaire a une odeur qui ne me va pas. Il y a ici je ne sais quoi qui soulage la poitrine. Mais vous n'avez pas les droits de l'homme, le comité de salut public, et toutes les belles choses qu'on trouve dans votre pays de liberté. Tenez, voici votre cheval, » ajouta-t-il en montrant un petit bidet au poil blanc terne qui attendait la tête baissée. Il avait pour toute selle un tapis sanglé par une corde. « Tâchez de vous établir là-dessus. Il n'est pas tout à fait aussi fongueux que celui avec lequel vous paraderiez à Versailles. Ne vous croyez pas obligé de le diriger ; il connaît son chemin, et il vous conduira mieux que le plus beau cheval anglais. »

VI

La petite ville de Coppet, entourée de ses vergers et de ses jardins, est assise sur la grève en face de la côte de Savoie, vis-à-vis de la tour gothique d'Hermance, de la blanche façade du château de Beauregard et des maisons à fleur d'eau du village de Narnier ; un peu plus loin, au-dessus d'une suite de coteaux et de vertes montagnes, s'élève l'amphithéâtre des Alpes avec ses formes hardies, ses rochers étincelants et ses glaces. Dans les moments de douloureuse agitation de cette époque, plus d'un regard inquiet est allé chercher le soulagement et la foi dans la vue de ces gracieux tableaux et de ces monuments d'une puissance éternelle qui rassurent l'homme en le ramenant à Dieu.

Deux femmes étaient assises sur le rivage ; la plus jeune avait un portefeuille sur ses genoux : leur attitude sérieuse faisait comprendre qu'elles étaient des exilées de France.

« Voyez, ma mère, dit l'une d'elles, ces côtes vaporeuses, ces villages cachés dans les arbres, ces ruines à différentes hauteurs, quelle grandeur, quel calme, quelle magnifique matinée. Ah ! voyez ce petit bateau de pêcheur qui vient à nous ; et cette barque chargée de bois dont la voile se réfléchit dans l'eau, elle semble à peine se mouvoir.... Mais comment rendre tout cela ? non, c'est impossible, » et elle rei poussa le portefeuille... « Il faut au moins essayer, reprit-elle en soupirant, il ne faut pas perdre courage, si je veux chercher à donner des leçons. »

Sa compagne ne répondit pas : elle la regarda avec des yeux pleins de larmes qui semblaient dire : Toi à qui rien ne manquait, forcée de donner des leçons !

« Ah ! ma mère, reprit la jeune fille, pourrions-nous nous plaindre en pensant à tant de nos pauvres compatriotes détenus ! Figurez-vous leur bonheur en se trouvant transportés ici. Si seulement mon père était avec nous, que nous serions heureuses ! »

Du côté du couchant, la ville de Coppet est dominée par le château, qui, avec ses grandes constructions, ses vastes cours, son parc planté de beaux arbres, a quelque chose de solennel et de sérieux. Longtemps on avait vu ses contrevents fermés. Le propriétaire, alors à Versailles, accablé d'une effrayante responsabilité, n'avait pas le temps de s'occuper de l'asile que la Providence lui réservait. Encensé un moment par la faveur populaire, puis dépassé et délaissé, il quitta la France et se retira à Coppet. Là, sur une terre neutre, près de la frontière, il suivait les progrès de l'effrayant incendie dont il avait vu les premiers feux. Sa fille, Mme de Staél, était restée à Paris, où la retenait son besoin de violentes émotions. Elle n'en sortit qu'aux déplorables journées de septembre, dont elle a laissé un récit plein d'intérêt et de coloris.

Avec Mme de Staél, le château de Coppet prit une nouvelle vie ; il devint, comme on l'a dit, l'hôpital des blessés de tous les partis. Que de fois on a discuté les intérêts de la grande époque française dans ses salons, sous les vieux arbres du parc et au bord du ruisseau qui le traverse. Que de proscrits fameux, que de noms illustres ! tous les genres de distinctions ont été les bienvenus dans la maison de cette femme si remarquable. Renommée politique, réputation littéraire, ta-